

Terres de nos mères

Une nouvelle en cadavre exquis
écrite avec Léonora Miano
sur air.laclass.com

édité par le collège
Elsa Triolet
2014

LE GUM
pas chers

*Une nouvelle en cadavre exquis écrite par
Léonora Miano et les élèves des collèges du Rhône :
Pierre Brossolette, Le Plan du Loup, Cité Scolaire Internationale,
Aimé Césaire et Elsa Triolet*

*Un projet d'écriture collaborative mené sur l'ENT laclasse.com
au cours de l'année 2013-2014*

Prologue page 6

Chapitre 1 page 9

Chapitre 2 page 15

Chapitre 3 page 21

Chapitre 4 page 24

Chapitre 5 page 27

Prologue

Léonora Miano

Comme toujours à cette heure, le chant de l'homme se fit entendre. Arpentant les rues du quartier, il hélait les habitants, traînant derrière lui un chariot. Son appel les faisait sortir en courant de leur maison et, en un rien de temps, la caisse à roulettes se remplissait de bouteilles vides. Elles avaient contenu du soda, de la bière la plupart du temps. Son passage évitait aux gens d'avoir à les retourner eux-mêmes au magasin comme c'était la règle. Pour la peine, on lui remettait une pièce de cent francs. Bientôt, son chant s'éteignit dans le lointain. La nuit tomba alors, comme elle savait le faire dans ce pays, sans crier gare.

D'habitude, ce moment de la journée était son préféré. Un autre rythme s'emparait de la ville. Les marchandes de beignets et de poisson grillé remplaçaient leurs homologues

qui, de l'aube au crépuscule, avaient proposé d'autres denrées. Les choristes de l'église située non loin de là se dirigeaient vers la petite bâtisse érigée par des missionnaires allemands, des cantiques déjà sur les lèvres. Vêtus de robes amples comme on en voyait dans les temples de l'Amérique noire, ils se rendaient à leur répétition hebdomadaire. Les gamins des familles déshéritées prenaient place sous les réverbères pour faire leurs devoirs, tandis que les commères plantaient une chaise devant le portail de leur demeure, afin que rien ne leur échappe de la vie qui s'ébrouait là. Des rires étaient dans l'air.

Assise dans un coin de la cour, près de l'endroit où quelques bambous avaient été arrachés à la clôture, Salomé regardait s'agiter le monde au dehors. Il lui était interdit de sortir, de fréquenter les enfants des quartiers comme disaient ses parents pour désigner les mal lotis. Aussi, c'était de loin qu'elle prenait part à leurs jeux, les enviant presque de vivre dans des maisons dépourvues d'électricité. Le spectacle de la rue la ravissait. Elle connaissait tout le monde, le moindre visage, les histoires de cœur naissantes, celles qui s'étaient achevées dans la fureur et les larmes.

Aujourd'hui, rien de tout cela ne l'intéressait. Salomé ne salivait pas à l'idée de goûter les maquereaux cuits à la braise, sur lesquels le vent apportait un peu de poussière pour parfaire l'assaisonnement. Sa mère disait que c'était plein de microbes, que c'était sale. Mais elle disait aussi qu'il ne fallait pas avaler les pépins des oranges, de peur qu'un oranger vous pousse sur la tête. Salomé, excitée à la pensée d'un arbre prenant racine au milieu de son crâne, avait fréquemment défié l'interdit. En vain. Depuis, elle n'accordait qu'un crédit relatif aux dires de sa mère, louchait tous les soirs sur les poissons posés sur des braseros si bas qu'ils semblaient toucher terre.

Pourtant, c'était la parole maternelle qui la troublait ce soir, lui gâchant le plaisir de l'observation. Quelques mots énoncés avec mépris, d'une voix sèche : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied. Ils peuvent s'estimer heureux d'avoir été admis dans la famille... » Salomé se leva, fit quelques pas vers la maison, s'arrêta sous le manguier dont une chauve-souris avait croqué des fruits encore verts. Elle avait un peu peur de rentrer. « Ce sont nos gens. » Ces mots lui pesaient sur le cœur. Pourquoi ? Elle n'aurait pu le dire. Il lui venait simplement une intuition. Comme un soupçon. Elle devait savoir. Comprendre. Demain, elle irait interroger sa mère.

Chapitre 1

Léonora Miano

Salomé n'avait pas vu sa mère de la journée. A peine l'avait-elle entendue quitter la maison, le moteur de sa voiture vrombissant à l'aurore, les roues du véhicule crissant sur le gravier blanc de l'allée, avant de s'élançer à l'extérieur. Elle s'en allait tôt pour éviter les embouteillages, traverser la ville, passer à temps le pont qui la coupait en deux, être la première arrivée au dispensaire. En réalité, elle n'était jamais vraiment la première sur les lieux. Des malades se bousculaient déjà aux portes. Des femmes portant leurs enfants sur la hanche. Jeunes gens atteints de paludisme chronique. Des vieillards dont il faudrait retirer des vers de Cayor ou traiter les filaires. Une foule dont il faudrait se charger jusqu'à la tombée de la nuit. C'était lundi. La semaine serait longue et harassante.

Rentrée du collège où elle venait d'entrer en classe de sixième après avoir été brillamment reçue au concours national sans lequel la chose n'était pas envisageable, Salomé tournait en rond dans la maison. Le chauffeur était passé la prendre comme toujours, et l'avait ramenée sans faire de détour. Elle ne l'avait pas prié de s'arrêter pour acheter des soya, ces brochettes de bœuf vendues aux abords des rues, dont la consommation lui était interdite. Elle ne lui avait pas non plus demandé d'attendre qu'elle s'offre un cône d'arachides grillées, dont un marchand faisait sauter les pelures en l'air avant de servir ses clients. En temps normal, Salomé ne reculait pas devant ces manquements aux lois parentales, dépensant allègrement son argent de poche, afin de se sentir appartenir au peuple de son pays. Vivre comme les autres. Etre un temps parmi eux, pas seulement à côté.

La chambre de sa cousine Sephora se trouvait à côté de la sienne. Elle eut envie d'y pénétrer pour l'attendre comme elle le faisait souvent, préparant une partie de Monopoly ou de Scrabble. Elles aimaient jouer avant de se consacrer à leurs devoirs. Sephora ne tarderait plus, à présent. La perspective de ces amusements ne suscita qu'une joie éphémère chez Salomé. Elle resta interdite devant la porte, se remémorant les paroles de sa mère. C'était de Sephora et de son frère

Abel qu'elle parlait, lorsqu'elle avait dit : « Ce sont nos gens. » Hier, Abel était passé voir sa sœur. Il était aussi porteur d'un message envoyé. Le contenu de la missive était un mystère. Tout ce que Salomé savait, c'était que sa mère s'était emportée, qu'elle avait crié, que son mari lui avait demandé pourquoi parler sur ce ton à un enfant. C'était là qu'elle avait lancé : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied... »

Salomé tourna les talons, se dirigea vers sa chambre, se laissa choir sur son lit. La bonne avait pris soin de mettre en marche le climatiseur. Une fraîcheur apaisante enveloppait les lieux. Elle laissa errer son regard dans la pièce. Un revêtement rose couvrait les murs. Il y avait un bureau en acajou, des étagères supportant des livres et, sur la table de chevet, un ghetto *blaster* reçu à Noël. Une épaisse moquette tapissait le sol, si bien qu'elle n'entendait jamais le bruit de ses propres pas, quand elle se trouvait dans cette pièce. Face au lit, une porte donnait sur une salle de bain, avec un dressing mitoyen. C'était là que Sephora venait faire sa toilette. Sa chambre à elle ne disposait pas des mêmes commodités. Ses vêtements étaient rangés dans une malle, comme s'il lui fallait se tenir prête à s'en aller à tout moment.

La fillette se mit à songer, pour la première fois, à toutes les différences qu'elle n'avait jamais interrogées. Sephora vivait dans la même maison, mais fréquentait une école publique, dans un des quartiers populaires de la ville. Le chauffeur ne l'y conduisait pas. Elle prenait un taxi de ramassage pour s'y rendre, rentrait quelquefois à pied pour économiser un peu d'argent. Le samedi, alors que Salomé faisait la grasse matinée, il n'était pas rare que sa mère envoie Sephora au marché ou ailleurs, faire quelque commission. Il n'y avait là rien qui ressemble à de la torture, Sephora n'était pas maltraitée. D'ailleurs, elle ne se plaignait de rien. Ses parents l'avaient confiée à ses oncle et tante, parce qu'ils pensaient qu'elle aurait, grâce à eux, de meilleures chances dans la vie.

Au fond d'elle Salomé entendait une petite voix lui dire qu'il y avait quelque chose. Ce n'était pas uniquement parce que Sephora n'était pas leur enfant, que ses parents ne s'adressaient jamais à elle en français, ne lui parlant que cette langue ancestrale qu'ils ne transmettaient pas à leur fille. Ce n'était pas pour cette seule raison que ses vêtements n'étaient jamais commandés à la Redoute, ni achetés dans les magasins hors de prix où se rendaient les expatriés européens pour maintenir leur style de vie. Et si elle ne s'autorisait à regarder un film sur le magnétoscope qu'à l'invitation de Salomé,

ce n'était pas, là non plus, parce que cette maison n'était pas celle de ses géniteurs. C'était parce qu'elle appartenait à cette caste mystérieuse, celle des « nos gens ».

Le cœur de Salomé se glaça, lorsqu'elle entendit grincer le portail. Sephora rentrait. Elle l'entendit prendre gaiement congé d'une camarade de classe. Le gravier blanc de l'allée bruissa sous ses pieds comme tous les jours, et comme tous les jours, elle s'arrêta pour humer le parfum des fleurs du frangipanier planté dans la cour, face au manguier, à quelques pas d'un arbre du voyageur dont on prenait grand soin. Sephora avait l'âge d'être en troisième, mais elle n'était qu'en cinquième à cette année, ayant échoué à deux reprises au concours d'entrée en sixième. C'était après son second échec à l'examen national qu'elle était venue vivre avec eux. Salomé se souvenait du conseil de famille qui avait entériné la décision. Puisqu'on ne lui disait jamais rien ou pas grand-chose d'important, elle avait écouté aux portes. Ses parents l'ignoraient, mais elle comprenait parfaitement la langue secrète, la langue non transmise des ancêtres.

Bientôt, on frappa trois coups guillerets à la porte de sa chambre. Le sourire de Sephora illumina la pièce, et son accent d'enfant des quartiers envahit l'espace :

« Tu es déjà là ! Je t'ai gardé. » Ces derniers mots signifiaient qu'elle avait pensé à sa cousine, et lui avait rapporté quelque friandise proscrite, afin de partager avec elle la saveur du pays réel. Salomé se redressa, incapable, toutefois, de lui rendre son sourire. Devant la mine étonnée de cette cousine dont elle n'était plus certaine de connaître le statut, elle dit simplement : « Il faut qu'on parle. »

Chapitre 2

Collège Pierre Brossolette (Oullins)

classe de 4^{ème} de Christelle Barrago et Annie Noël

On était jeudi soir. C'était le moment que préférait Salomé car sa mère, de garde, ne rentrait qu'à l'aube. Elle et Sephora avaient pris place sous le manguier qui était en quelque sorte leur arbre à palabres. Elles commencèrent alors, comme elles en avaient l'habitude, à se raconter leur journée au collège. Soudain, d'un air gêné, Salomé sortit de sa poche la lettre qu'elle avait trouvée dans le bureau de son père, alors qu'elle y cherchait une carte d'Europe pour son cours de géographie. Elle la lui tendit.

« Pourquoi tu me donnes ça ? demanda Sephora.

- Parce qu'elle te concerne, répondit Salomé.»

Alors Sephora sortit doucement la lettre de son écrin de papier, la déplia et la lut.

Mon cher ami,

Je vous écris cette lettre pour vous dire que je préfère partir avant que votre épouse légitime ne vienne à découvrir la vérité. Je ne supporte plus de rester en votre compagnie, sans pouvoir partager avec notre fille une pleine relation maternelle.

Je me suis trop longtemps sacrifiée pour pouvoir être à ses côtés. Je retourne dans ma contrée natale, dans le village où nous nous sommes rencontrés il y a douze ans.

Gardez cette lettre pour vous et veillez à ce que votre entourage n'en connaisse pas l'existence.

Prenez soin de notre fille Sephora.

Adieu.

Sephora s'adossa au manguier et laissa jaillir un ruisseau de larmes. Elle avait du mal à réaliser que sa mère n'était plus là. Salomé dit doucement :

« Nous sommes donc demi-sœurs... »

Elle se sentit envahie d'immenses remords, à l'idée de ne pas avoir développé pleinement leur relation. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et passèrent la nuit à parler des bons moments qu'elles avaient vécus.

Lorsque le jour parut et que le soleil rougit l'horizon, dans la clarté naissante, le réveil sonna. Il était l'heure pour elles de mettre en application leur plan, élaboré la nuit même. Il s'agissait de profiter de l'emprise de Morphée sur sa mère qui n'était rentrée que depuis quelques heures et de l'absence du père, parti en voyage d'affaires, pour grimper au manguier, faire le plein de fruits au passage et sauter par dessus la grille qui clôturait le jardin. De là, elles iraient retrouver Abel qui leur apporterait, elles l'espéraient, son aide, afin de partir à la recherche de la mère de Sephora.

Elles se glissèrent hors du lit, déjà habillées, vérifièrent leur sac. Dans le sien, Salomé avait mis bien trop d'affaires et elle dut l'alléger. Sephora, elle, était péniblement parvenue à rassembler quelques vêtements autres que son uniforme scolaire.

Passant furtivement par la cuisine, elles attrapèrent de quoi se sustenter et s'éloignèrent discrètement vers le manguier. L'une après l'autre, elles grimpèrent à l'arbre fruitier, se servirent en fruits et enjambèrent la grille, pleines de sentiments contradictoires : l'une était motivée, tandis que l'autre était saisie par la peur

Une fois dehors, Salomé découvrit la rue dont elle rêvait depuis si longtemps. Sephora menait la marche et saluait au passage les marchands qu'elle croisait habituellement sur le chemin de l'école et qui étaient, ce jour-là, bien intrigués de la voir de si bonne heure et en compagnie d'une étrangère. Salomé ne se sentait pas à l'aise dans ce monde qui n'était pas le sien mais était émerveillée par l'activité foisonnante.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Abel, Sephora frappa à la porte, les mains moites, le coeur rempli d'appréhension à l'idée d'avoir fait le trajet pour rien. Une femme vint leur ouvrir. La déception se lut sur leur visage : le frère de Sephora, lorsqu'il était présent, était celui qui ouvrait toujours la porte.

« Comment vas-tu Sephora ? Qu'est-ce qui t'amène ?

- Je viens voir Abel, j'ai une nouvelle à lui annoncer et un service à lui demander.

- Ton frère n'est pas là ce matin, il est parti aider un marchand de la rue à décharger ses provisions, il lui avait promis de le faire.

- Sais-tu à quelle heure il compte rentrer ?

- A mon avis, il sera de retour en début d'après-midi..

- Merci, je vais profiter de son absence pour faire découvrir la ville à Salomé, en attendant ... »

Les deux adolescentes retournèrent sur leurs pas et se mêlèrent aux vendeurs qui préparaient leurs étals. Salomé s'émerveilla devant le foisonnement de couleurs sur les étalages, dans les paniers en osier, parfois même au sol. Les odeurs qui émanaient des épices et des fruits lui faisaient monter l'eau à la bouche. Un marchand touché par sa fascination pour tout ce qu'elle découvrait lui offrit un quartier de kiwano. Salomé fut surprise par l'enveloppe de ce fruit qui lui blessa les mains et dont elle ne savait que faire. Sephora lui montra comment le manger astucieusement.

A ce moment-là les cloches sonnèrent et la rue s'emplit soudain d'une foule dense et bigarrée, joyeuse et bruyante.

Salomé pouvait approcher étals et marchands, et goûter à cette vie qu'on lui avait toujours défendue, au motif qu'elle n'était pas digne d'intérêt.

En début d'après-midi, Abel revint et accepta de rendre service à sa sœur. Il était heureux, au fond, d'avoir enfin un motif véritable pour se rapprocher de sa mère qu'il n'avait plus vue depuis qu'elle était entrée au service des « étrangers ». Il lui en voulait encore, mais sa jeune compagne sut trouver les mots pour le convaincre de se lancer dans cette aventure. Quant à Salomé, elle découvrit ce jour-là que sa mère avait tort d'avoir si peu de considération pour ces gens.

Ainsi Sephora et Abel partirent-ils, accompagnés de Salomé, tous trois en Boda-boda, sur les chemins sinueux, à la recherche de leur mère.

Chapitre 3

*Collège Le Plan du Loup (Sainte-Foy-Les-Lyon)
classe de 3^{ème} de Martine Singou-Malela et Joëlle Pigaglio*

Abel, Sephora et Salomé, après de longues heures de route, s'arrêtèrent dans un village perdu au cœur de la forêt. Au milieu de la nuit, ils distinguèrent quelques maisons en terre cuite éclairées par la lune puis rencontrèrent un homme d'un certain âge qui les accueillit, étonné.

Le lendemain, ils remercièrent rapidement leur hôte et partirent dès l'aube. Ils continuèrent leur route en demandant toujours la direction de Nairobi, la capitale du Kenya.

Abel était le plus débrouillard. C'était lui qui se chargeait de parler aux inconnus, de trouver à manger et de les défendre.

Ils étaient partis avec comme seule piste le pendentif d'Abel.

Brisé lors d'une bagarre, il s'était ouvert et les adolescents avaient découvert un message écrit sur un papier usé : « Nairobi, 148 rue Manga ».

Cela faisait maintenant quelques jours qu'ils avaient quitté leur petit monde et ils étaient à la fois apeurés et fascinés par leur voyage.

Ils arrivèrent enfin dans la capitale. La grandeur des immeubles, le fourmillement des personnes dans la rue, le bruit sourd des véhicules, la multitude de magasins, tout cela les interpellait. Ils ne savaient pas où donner de la tête, où se diriger. Ils oublièrent pourquoi ils étaient venus et passèrent la journée à se promener dans les quartiers chics de la ville, en faisant semblant de s'intéresser aux montres aux prix faramineux, aux costumes de soirées luxueux.

Le soir, ils s'endormirent les uns contre les autres, sur une place , près de la gare centrale.

Ils n'étaient pas habitués à être tirés du sommeil par le vrombissement des motos. Affamés, ils allèrent immédiatement voler sur un marché des beignets et des fruits. Salomé avait attendu à côté, elle avait trop peur de voler.

Après le repas, ils commencèrent leurs recherches. Au fur et à mesure des indications, ils s'enfoncèrent dans les quartiers malfamés. Les rues devenaient sales, étroites, les passants de moins en moins courtois.

Ils arrivèrent enfin devant la porte. Le 148 rue Manga. C'était une petite maison mal entretenue. Le crépi rouge n'était presque plus visible et les fenêtres étaient tellement sales qu'on ne pouvait plus voir l'intérieur.

Hésitant, Abel passa la porte du 148 en premier..

Chapitre 4

*Collège de la Cité Scolaire Internationale (Lyon 7^e)
classe de 3^{ème} de Laure-Lou Piquet et Hélène Marguerite*

Les deux sœurs suivirent Abel dans la bâtisse et trouvèrent un espace vide. Déçus, ils ressortirent tous ensemble et trouvèrent un homme grand et mince qui les observait du coin de l'oeil. Ils se dirigèrent vers lui et lui demandèrent s'il cherchait quelqu'un ou quelque chose. Mystérieusement, l'homme leur répondit : « Je pense que j'ai touché au but, si vous voulez trouver la personne que vous cherchez, suivez-moi. »

Ils répondirent à sa demande et le suivirent vers une station de matatus ; ils en prirent un en direction du parc de Massai Mara.

Pendant leur voyage dans ce véhicule très particulier ils aperçurent un groupe de dik-dik qui courait à une vitesse phénoménale, des nyamera buvant à un point d'eau,

un félin d'Afrique, le caracal, et un troupeau de zèbres. Ils distinguèrent, au loin, le parc national du Serengeti où la nature rayonnait de toute sa splendeur.

Descendant du véhicule, ils suivirent cet homme mystérieux qui les avait conduits à ce point, ils marchèrent en vue d'un petit village composé de huttes en boue séchée. Des enfants coururent et dansèrent autour des nouveaux arrivants qui pénétrèrent dans le village et se dirigèrent vers une des plus grandes habitations. L'homme était toujours à leur tête et les guida à l'intérieur de la hutte. Brusquement, les trois enfants se figèrent. Là, au milieu de la terre battue, sur une grande chaise en bois, se trouvait la mère de Sephora et Abel. Ils la regardèrent un long moment.

Elle était très grande et avait des membres longs. Son corps était orné de nombreux bijoux colorés qui formaient comme une guirlande autour de son cou. Elle portait aussi des couvertures aux couleurs vives qui la couvraient jusqu'aux chevilles. Son crâne rasé était surmonté d'une couronne.

Elle imposa le silence et prit aussitôt la parole .

« Mes humbles salutations, chers fils et fille, vous devez vous poser de nombreuses questions. J'ai eu peur de ne jamais

vous revoir. Oui, je suis revenue dans mon pays natal... Cela peut vous surprendre mais je fais partie de la noble lignée de cette ethnie. Kitao Kulibani, mon frère, devait devenir chef de la tribu. Mais il est mort. Un ennemi de la tribu des Kouamba l'a tué lors d'un combat..

Le libérateur m'a remis le sceptre de pouvoir absolu comme cela se fait traditionnellement quand un ancien chef meurt et qu'un nouveau est conduit au pouvoir. Je suis donc reine. » Abel et Sephora poussèrent un cri d'admiration. « Notre mère...Reine !»

Cette nouvelle inimaginable les honorait. Il y a quelques heures à peine, ils étaient à la recherche de celle qu'ils pensaient ne jamais revoir ! Les enfants réalisèrent peu à peu la situation.

Le soir on organisa une grande fête au village pour présenter les enfants à la tribu et célébrer leurs retrouvailles.

Dès sept heures du soir, on entendait des cris de réjouissances.. Les festivités battaient leur plein.

Sorti prendre l'air, Abel remarqua un attroupement à quelques centaines de mètres du village. Soudain il entendit les cornes de koudou annonçant la cérémonie...

Chapitre 5

Collège Aimé Césaire (Vaulx-en-Velin)

classe de 4^{ème} de Houria Boutalbi et Vanessa Couard

Abel, écoeuré par le spectacle macabre, avait voulu s'enfuir mais un homme à l'allure de démon l'avait bousculé. Abel s'était retrouvé à terre. Sa première pensée avait été pour Salomé et Sephora qui ignoraient ce qui se passait et qui ne pourraient pas s'en sortir seules. Il avait alors fait l'effort de se relever mais avait senti comme un coup de matraque qui l'avait paralysé. Il lui avait semblé que sa dernière heure était venue. Finalement, il s'était senti emporté loin, très loin..

Il se réveilla devant la maison où se déroulaient les festivités. Salomé et Sephora se tenaient près de lui, inquiètes.. « Pourquoi as-tu tant tardé ? Où étais-tu ? l'interrogea Salomé. Tu es blessé à la tête ! Que t'est-il arrivé ? Qui est cet homme qui t'a ramené jusqu'ici ?

- J'ai reçu un coup, je me suis évanoui et un homme est intervenu pour... »

Abel s'interrompit à la vue de cet homme grand et robuste, celui-là même qui l'avait frappé !

Les trois adolescents fixaient l'inconnu d'un air étonné. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Le sauveur regardait fixement Salomé depuis un long moment. Puis il prit la parole : « Vous... Vous me rappelez quelqu'un ... »

Sephora restait silencieuse.

L'homme reprit la parole, bouleversé : « Je connais une Camerounaise... Elle a abandonné sa fille il y a plus de dix ans et est maintenant à sa recherche. Vous lui ressemblez étrangement... »

L'homme doutait, ce n'était pas possible !

Abel répliqua :

« Et si ? ...

- Non, je ne pense pas... répondit Salomé. »

Abel s'adressa de nouveau à l'inconnu : « Elle vient du Cameroun ?

- Oui , répondit l'homme.

- C'est bizarre...

Sephora sortit de sa torpeur :

- Monsieur, pourriez-vous nous mener à cette femme ?

- Suivez-moi. Elle habite dans un quartier populaire de la capitale. »

Après deux longues heures d'une marche épuisante, ils arrivèrent à destination.

Quand la femme les vit, elle tomba à genou tant l'émotion la gagnait.

Submergée par l'émotion, Salomé perdit l'usage de la parole mais à la seconde où elle entrevit cette tache sombre sur la tempe de la femme, elle en eut la certitude. Cette femme était sa mère.

Alors la jeune fille se laissa aller aux larmes. Elle tomba dans les bras de cette mère qu'elle avait tant cherchée. Elle demanda d'une voix entrecoupée de sanglots : « Pourquoi ? Pourquoi ? »

La femme se détacha doucement de Salomé et attira sa fille dans la maison. Elle commença : « Ma fille, mon amour, mon sang. Je t'aime au plus profond de moi et t'abandonner m'a arraché le cœur. J'ai été contrainte de te laisser car je n'avais pas d'argent pour t'élever...Non, ne pleure pas, Salomé...

Elle se mit à rire.

- Nous avons un avenir à construire ensemble. »

A ces mots, il revint en mémoire à Salomé restée muette et immobile, les propos que sa mère avait prononcés :

« Ce sont nos gens. »

Terres de nos mères

« Vivre comme les autres. Etre un temps parmi eux, pas seulement à côté. » Salomé et Sephora sont cousines et vivent sous le même toit.

Socialement, tout les oppose. Pourtant, Salomé, la jeune et riche Africaine qui fréquente l'école des privilégiés n'aspire qu'à découvrir ce pays qui est le sien. Un jour, la vie des adolescentes bascule à cause d'une mystérieuse lettre.

Désormais tout s'accélère. Accompagnés d'Abel, le frère de Sephora, les personnages se lancent en quête de leur identité dans une aventure incroyable. Au fil des paysages, au gré de rencontres inattendues chacun découvrira son histoire. Une histoire africaine.



Scannez pour découvrir les étapes de fabrication de l'histoire en ligne !



Dix classes de collégiens et un écrivain écrivent un cadavre exquis.

Ici, une fiction s'élabore en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes : **Léonora Miano** écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail laclasse.com initiée par le Centre Erasme (Living Lab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Léonora Miano, auteure invitée à la huitième édition des Assises Internationales du Roman. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.

